

GRUPE REGIONAL DE PSYCHANALYSE

Mars 2010



Personnes de Christian Boltanski –

Site du GRP : www.groupe-regional-de-psychanalyse.org

« Eh bien, non ! Mesdames et messieurs, moi, lorsque je n'ai rien à dire, je veux qu'on le sache ! Je veux en faire profiter les autres ! Et si, vous-mêmes, mesdames et messieurs, vous n'avez rien à dire, eh bien, on en parle, on en discute, je ne suis pas ennemi du colloque.

*Mais, me diriez-vous, si on en parle pour ne rien dire, de quoi allons nous parler ?
Eh bien, de rien ! De rien ! Car rien... ce n'est pas rien ! »*

Parler pour ne rien dire de Raymond Devos

□ - G.R. du 27 février 2010

→ « Rien n'a été dit...Hum, trois fois rien ».

Selon le Robert, rien est issu du latin *rem*, accusatif de *res* pour désigner originellement le bien, la possession, la propriété. D'une réalité concrète, il désignera par la suite *la chose*. Et le Robert nous renvoie au réel, soit *réalis*, dérivé de *res*, soit *la chose*, soit le rien.

Le rien, un des éclats de l'objet a, cet objet « dont on n'a pas idée », indice de la Chose.

Incommensurable et insubstituable, l'objet a vient faire résistance, faire obstacle à l'expertise, à l'évaluation, ce dont il nous a été parlé lors de l'après-midi du 13 février.

→ La prochaine réunion de préparation du futur colloque aura lieu :

**le mardi 20 avril 2010
à 20h 45
aux Arcenaulx - Marseille**

« La preuve, c'est qu'on peut le soustraire. Exemple / Rien moins rien = moins que rien !

Si l'on peut trouver moins que rien, c'est que rien vaut déjà quelque chose !

On peut acheter quelque chose avec rien ! »

□ - Texte de l'intervention du 23 janvier 2010 de Patrick Peyre

"La Relation d'Objet". "Groupe de travail", automne 2008-octobre 2009.

A Jacques Felician.

Mon exposé articuler autour de trois questions relatives tout d'abord au choix du groupe dans lequel je me suis engagé, à notre méthode de travail ensuite, et à quelques points relatifs à la lecture même du séminaire.

1) Pourquoi avoir choisi ce groupe?

Je veux noter tout d'abord qu'il s'est agi pour moi, avec ce groupe, d'un retour à la psychanalyse (et presque à Lacan) comme champ de lecture et comme expérience institutionnelle puisque, depuis de nombreuses années, je n'avais gardé comme rapport avec celle-ci que ma propre psychanalyse, avec Jacques Félician, et ce qui, dans ma pratique de psychologue en Maison d'Enfants à Caractère Social, pouvait en être mobilisé.

Après de longues années au terme desquelles je ne m'étonnais même plus qu'aucun livre ne puisse tenir entre mes mains (et les textes analytiques en particulier) soumis comme je l'ai été à un effet absolu de dispersion de la pensée et dont il me paraît soutenable de dire qu'il trouve son sens dans les effets radicaux de décentrement du sujet dans une psychanalyse et de remise en cause, via la vérité, de son rapport au savoir (phénomène qui , désormais, semble avoir modifié durablement mon rapport à la lecture) , c'est, timidement, avec quelques ouvrages piochés parmi ceux dont on a bien voulu me faire hériter au décès de mon beau-père, Jacques Dussaulx, professeur agrégé de lettres (et astrologue) à la solide culture classique que, courant 2007, j'ai enfin retrouvé un certain chemin vers les livres, les textes, et la possibilité de mettre en prise (Oedipe aux yeux crevés du divan) le cheminement souvent laborieux des élaborations de ma propre pensée, au ferment de l'altérité de la pensée d'autrui: Kristeva, Arendt, Platon et Descartes avec Alexandre Koyré, Freud, Derrida, Lacan, Heidegger...Wass Heiss Denken? Qu'est-ce que penser? Qu'est-ce que la pensée? Voilà la question, surdéterminée sans doute par l'éreintement du travail analytique, qui semble avoir été le fil rouge de ces quelques lectures d'alors.

C'est dans ce contexte donc que j'ai rejoins le G.R.P. et un de ses "groupe de travail", porteur sans doute d'un rapport modifié à la lecture mais soucieux également des anciennes difficultés de mon rapport aux institutions analytiques et, en particulier, à leur extraordinaire, souvent insupportable je dois le dire, aliénation au savoir lacanien par laquelle la psychanalyse, dans ces groupes, me semble littéralement disparaître sous ses masques conceptuels, comme momifiée, figée et rendue inopérante par sa propre théorie, et dont l'impasse me semble être, elle, quelles que soient les institutions, généralisée. Et pourtant...

Pourtant, en effet, c'est un groupe centré sur la stricte, unique et très convenue lecture d'un séminaire de Lacan, celui des années 56-57 dit de "La Relation d'Objet", que j'ai choisi pour mon retour convalescent à l'expérience de l'étude ou de la lecture collective. Ce séminaire n'était pas inconnu pour moi , loin de là (je n'en ai même qu'une vieille et imparfaite version reprographiée), puisque j'en avais déjà fait une lecture individuelle, passionnée je crois, à un moment de mon trajet professionnel et personnel qui me semble assez bien en résonance avec cette période

ou, après deux années avec Gérard Morali, rencontré d'abord au BAPU, et avant Jacques Félician, j'ai été quelques autres années l'analysant de Michèle Langlois.

Il y a pas de séminaire qui, je crois, ne m'avait paru alors plus en phase, plus éclairant et plus susceptible d'étayer mes repères pour ma pratique de psychologue que ce séminaire de " La Relation d'Objet" qui allie à l'habituelle rigueur conceptuelle de la pensée de Lacan, dont nous sommes bien sûr coutumiers, une profonde finesse de l'analyse clinique et de la lecture de son fait, ici développés dans une relecture intégrale, si j'ose dire, du cas du petit Hans et de sa phobie infantile (ce qui n'est pas si fréquent me semble-t-il dans l'oeuvre de Lacan; je pense ici surtout, dans cette veine, à la très puissante force d'analyse de son texte " Jeunesse de Gide" publié dans les Écrits). Ce séminaire m'a ainsi paru ouvrir tout particulièrement de façon sensible, durable, intelligible et j'oserais dire tout à fait pratique, au sens de ce sans quoi, par exemple, la psychanalyse ne pourrait sans doute plus être la psychanalyse, c'est-à-dire le complexe d'Oedipe, avec ce que cela comporte de tour de force de pouvoir ramasser sous cette formule apparemment simple tout ce dont Lacan, dans ce travail, indique de richesse, de nuances et de subtilités cliniques qui est à lire sous ce concept qui, comme il indique lui-même de l'oeuvre freudienne qu'il invite à ne pas prendre comme un système fermé, démontre ici ne trouver sa valeur qu'à pouvoir rendre compte des irréductibles nuances de la singularité de chaque cas dans son inscription au champ du désir de l'Autre, outil même de l'inaliénable altérité des coordonnées du désir de chacun.

Pourquoi alors, à peut-être au moins 15 à 20 ans d'écart, vouloir y revenir si ce n'est peut-être ma conviction de la pérennité des repères de ce texte et de l'usage des concepts qu'il nous transmet et, ainsi, de l'utilité d'en travailler à nouveau les apports . (quitte à ne pas suivre ici le mouvement actuel de l'exégèse lacanienne qui ne semble ne vouloir en trouver la vérité que dans l'étude studieuse, appliquée et exhaustive du déroulement, je dirais malheureusement « historique », de son travail: devons-nous alors considérer qu'entrant ainsi dans la tombe Lacan nous aura donné le fin mot de la psychanalyse, nous exonérant ainsi des suites de sa charge?) Mais surtout, sans doute, à cause de ce trait qui pour moi le singularisait: l'abord de la clinique infantile par des élaborations qui préservent, me semble-t-il, toute la vérité de leur foisonnement tout en ne reculant néanmoins pas devant une certaine "modélisation" de leur logique.

2) Comment avons-nous travaillé?

Notre méthode si l'on peut dire n'a pas été non plus très originale, puisque nous avons avancé, entre chaque réunions, par une lecture individuelle de deux chapitres en deux chapitres, source dès lors, selon l'inspiration de chacun et le rebond de la conversation, de nos commentaires et débats improvisés (plus ou moins divergents mais toujours ramenés me semble-t-il à notre lecture). Certains d'entre nous (Janny, moi-même, par exemple) se sont parfois autorisés de quelques tentatives d'apport personnel en fonction de nos centres d'intérêts ou rencontres de lecture. Pour ma part c'est avec Alexandre Koyré justement ("introduction à la lecture de Platon") et l'ouvrage de 1956 d'un philosophe catholique qui m'était inconnu (Romano Guardini: "La Mort de Socrate") que j'ai tenté un petit exposé sur la théorie de la réminiscence de Platon puisque celle-ci est brièvement évoquée par Lacan dans les premiers moments de son séminaire alors qu'il est occupé, si mes souvenirs sont bons, à une critique de l'évolution de la notion de relation d'objet dans une certaine psychanalyse et à ce qui pourrait ressortir de conceptions alors tenues comme analogues à cette théorie platonicienne du monde comme ressouvenir.

Cette indication a été pour moi comme une aubaine soucieux comme je l'étais alors d'échapper, pour reprendre ici un terme que j'ai déjà utilisé ailleurs, à "l'autisme" de références à Lacan fermées sur elles-mêmes (ce qui concernant cette oeuvre et son sens ne me semble pas le moindre des paradoxes) et d'ouvrir notre travail à moins d'exclusives. Toutefois, alors que j'étais satisfait de mon travail préparatoire, je garde le souvenir d'un moment un peu pénible, de confusion et de relatif ratage (comme si j'avais mal évalué et mon projet et mes moyens et qu'à mon corps

défendant j'avais à reconnaître l'illusion et les difficultés méconnues avec lesquelles je m'engageais dans cette visée), point que je crois pouvoir dire actuellement crucial pour moi, à un moment où indéniablement porté par cette question du rapport actuel au savoir dans le champ de la psychanalyse (au pédant même, pour reprendre ici un mot que Monique Scheill a bien voulu trouver pour moi lors d'un de nos derniers C.A.), je viens de faire la désagréable expérience, dans le cadre de mon activité institutionnelle, de l'échec d'une tentative récente d'un travail beaucoup plus élaboré de transmission de la théorie analytique, et qui me semble donc avoir été comme annoncée par cette première difficulté au sein de notre petit groupe. Je parle ici d'un exposé à destination d'un public d'éducateurs spécialisés et autres professionnels de l'établissement que j'ai intitulé: "les concepts de la psychanalyse au risque des théories sexuelles infantiles" (vous remarquerez bien sûr que parler de ces "théories" là n'était évidemment pas indifférent dans mon projet),dont je crois pouvoir ne pas renier le contenu, sur lequel j'ai travaillé avec le plus vif intérêt, mais, semble-t-il,resté très peu audible et, du coup, ratant ses trop nombreuses cibles. C'est pourquoi,à l'heure où je rédige ces quelques lignes, suivant la même méthode de l'écriture préalable à ce que je souhaite dire et m'exposant, à priori, aux mêmes difficultés,il m'importe de poser ici le problème auquel je suis à nouveau confronté et de re-crée, presque, les conditions de l'exigence de son analyse.

De notre méthode donc (avec son peu d'originalité comme je l'ai dit et outre qu'elle m'a permis de repérer ce qui semble être mon embarras actuel à faire rentrer dans ma parole, parfois, les concepts de la théorie) je retire plutôt un sentiment d'insatisfaction, ou d'inachèvement, puisque je réalise que sa vertu semble s'être surtout résumée pour moi à la contrainte d'un calendrier forçant à une lecture dont les fruits auraient été, m'a t-il semblé, les mêmes, si je l'avais menée pour d'autres raisons personnelles et pour laquelle, fatigue aidant souvent, j'ai l'impression de n'avoir pas toujours su tirer de nos discussions les bénéfices suffisants. Si mon projet initial partait sans doute de l'idée de ne pas se contenter de seulement coller au texte de Lacan mais, si j'ose dire et pour utiliser ici une expression dont il n'est lui-même pas avare, pour nous en servir (servir pour analyser une question [mais, en ce qui me concerne, laquelle?]; servir pour nous orienter vers d'autres textes ou pour orienter un travail qui soit le nôtre) je pouvais d'autant plus facilement croire à cette ambition que, ayant rejoins ce groupe pendant une longue période d'arrêt de travail,je disposais en principe de loisirs qui pouvaient le permettre,situation qui, fort heureusement tout de même, n'a pas duré. Cette question reste néanmoins posée pour moi puisque, à l'épreuve des ans et de mes expériences, il me semble observer que parler "psychanalyse" de façon aussi documentée et de fidélité à la littéralité théorique que cela soit ne garantie pas pour autant que nous soyons, me semble-t-il, dans le sens du travail de l'analyse (dans son énonciation et pas seulement dans ses énoncés puisque la psychanalyse me paraît être parole, adresse et transfert avant même que d'être texte et corps de savoir) et que c'est aussi ce que, sans doute, nous visons à mettre à l'épreuve dans ces "groupes de travail".

C'est pourquoi cette question de "méthode" ne me semble pas devoir être tenue pour indifférente, ni sur un plan personnel, ni sur un plan institutionnel c'est-à-dire pour le G.R.P. qui, à priori, semble engager ici sa responsabilité (laquelle?) en organisant, rassemblant et fédérant ces groupes sous son nom. Quel est le statut du savoir en psychanalyse? De ce savoir dont Lacan semble suggérer, dans ce qui m'a paru être une heureuse et stimulante perspective du séminaire « Encore », qu'il soit moins difficile de l'acquérir que d'en jouir. Voilà une question qui, en tous cas, me paraît inéliminable d'une réflexion quant à la nature du travail dans ces groupes et ce qui, dans le tourbillon institutionnel, décide d'en répondre ou pas. Et si je suis tenté ici de faire part de ce qui, sous le terme de « subjectivation », tient peut-être lieu pour moi sur ce point, d'un horizon actuel de réponse ou de recherche , je m'autoriserais simplement à une autocitation pour y faire allusion. Elle est relative à ma relecture, « estomaquée », pour reprendre l'adjectif qui m'est alors venu pour témoigner de son effet et entreprise pour le travail institutionnel que j'ai évoqué plus haut , de « La signification du phallus » dans Les Écrits. et à propos de laquelle j'écrivais ceci: « Comment prendre cette petite dizaine de pages, d'une rigueur quasi-chirurgicale dans sa

pensée et dans son cheminement logique, où commence à se lier pour nous, à l'estomac, des choses qui jusqu'alors ne l'étaient sans doute pas, brûlantes d'une vérité dont on se demande depuis quel regard elle a pu ainsi être décomposée sans que celui-ci n'ait dû s'en détourner, et dont on est même pas sûr qu'à la dire extraordinairement complexe (ce qu'elle est) on rende compte dans le juste registre de sa difficulté et ceci en ce qu'elle relève peut-être moins d'une problématique de l'intellection que de la subjectivation pour son propre compte, par la levée du refoulement et la perlaboration du transfert sur le divan, des questions qui s'y débattent? »

Quant au champ collectif enfin qui pourrait tenter de donner ici une certaine loi à la lecture du travail de ces groupes, c'est-à-dire d'y donner le cadre interprétatif qui soutienne l'enjeu de leur vérité et de leur passage ainsi aux enjeux de la psychanalyse, nous ne pouvons que prendre acte de ce qui me paraît être la totale désertion actuelle qui y règne et l'absence de reconnaissance offerte à ce travail par ce que nous pouvons, dans ce lieu au moins, désigner par le champ de l'Autre. (le petit autre lui-même, lambda du groupe, n'ayant parfois même pas de nom qui puisse lui être attribué, ni adresse où il puisse être joint) Est-ce dans une institution dont la psychanalyse est l'objet que nous devons tenir pour indifférent la mise à l'écart de tout souci de scansion des fruits de ce travail et de sa temporalité logique? Négligeable l'abdication, à son terme, de toute réflexion quant aux critères de constitution et de renouvellement de ces groupes qui semble préférer le hors limite d'une répétition du même et de sa stase transférentielle pourtant bien faite, dans le champ de la psychanalyse, pour nous alerter? Jusqu'à cette lourde, malcommode et confuse locution de « groupe de travail » qui me paraît reculer devant la moindre tentative de préciser son objet et que ne renierait sans doute aucun brainstorming de l'entreprise privée, de la technocratie ministérielle ou « think tank » de notre vie politique, tous bien éloignés pourtant de l'objet de la psychanalyse. Et si l'ironie du « droit à l'expropriation » de l'orthodoxie lacanienne auquel je méditais relativement à l'utilisation, par défaut, du terme de « cartel » n'a pas reçu l'agrément de la discussion passionnée qu'elle a suscitée lors d'un de nos conseils d'administration (l'enjeu me paraissant de se situer moins à l'encontre de l'E.C.F., bien entendu, que pour la psychanalyse: pouvons-nous d'ailleurs être sûr que la dite E.C.F. elle-même soit à la hauteur des enjeux réels de ce signifiant qu'elle revendique en son sein?), pourquoi ne pas risquer néanmoins l'avancée d'un pas dans l'inconnu d'une création signifiante, un peu assurée de son signifié pour notre projet, et dont nous pourrions peut-être dès lors mesurer, par toutes ses éventuelles conséquences langagières, les possibles effets d'inconscient.?

3) Ma lecture du séminaire « La Relation d'Objet ».

J'ai choisi de limiter ici mon commentaire sur deux points seulement de cette lecture d'un séminaire pourtant extrêmement riche de thèmes et de perspectives. Je pourrais d'ailleurs décliner comme un gradient à trois étages de mes choix: ce sur quoi je ne reviendrais pas et je dirais rapidement pourquoi (en l'occurrence toute la problématique de la phobie et de la névrose du petit Hans qui est au cœur, bien entendu, de l'analyse menée par Lacan); ce sur quoi j'aurais eu de l'intérêt à revenir mais que, tant pis, je laisse de côté (en particulier mon heureuse rencontre, « circonstancielle » si je puis dire, avec la question du père et les diverses facettes de l'analyse de sa fonction au moment où, dans une psychanalyse; il constitue le niveau où se symbolise les questions qui s'y énoncent; certaines perspectives aussi qui m'ont paru déterminantes, je crois, sur la question du transfert même si elles y sont peut-être peu développées); la métonymie et le fantasme « on bat un enfant » sur lesquels, enfin, j'ai choisi de m'arrêter.

Si j'ai donc à nouveau suivi et retrouvé avec un intérêt intact l'analyse lacanienne de la fonction de la phobie dans la crise oedipienne infantile, et dans celle de Hans en particulier; si j'ai pu repérer au passage certains éléments de la clinique du cas qu'une première lecture n'avait peut-être pas su voir (notamment la finesse de l'analyse qui nous est proposée d'une problématique oedipienne fondée sur deux personnages féminins: la mère et la grand-mère paternelle en

personnage tiers, source des modalités spécifiques à venir de l'hétéro-sexualité du petit Hans; de sa « couleur » si je puis dire, et structure analogue à ce que Lacan retrouve dans le « souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » avec quoi il conclura son séminaire); si la question, amplement développée par Lacan, de l'activité mythique de l'enfant et de son joint avec la fonction du mythe en tant que tel résonne à nouveau de façon telle pour moi (avec son excitant triptyque si j'ose dire: élaboration théorique/caractère de fiction /rapport à la vérité , que je pose en raccourci grâce aux indications de cette lecture) qu'elle me paraît être une très stimulante voie de réflexion pour l'élaboration de mes nouveaux engagements de travail (et dont ce travail même est sans doute le temps de la méditation)- cette question du mythe sur laquelle je veux rajouter qu'il nous faut reconnaître à Lacan la paternité d'en avoir analysé pour la psychanalyse, je crois, la fonction individuelle et collective quand Freud s'est tenu lui à en trouver l'usage d'appuis fondateurs et déterminants pour sa théorie; alors que la mort récente de Claude Lévi-Strauss, penseur authentique et considérable me semble-t-il, en réactive paradoxalement et, à mes yeux, farouchement l'actualité- si tous ces points donc furent autant de retrouvailles auxquelles je m'attendais , il n'en a pas été de même de tout un pan du séminaire que Lacan consacre, dans sa première partie, à la problématique de la perversion et dont je découvrais avec un étonnement accentué que ma première lecture n'en avais gardé aucune trace, comme scotomisée de mes centres d'intérêt d'alors ou de mes possibilités de lecture. L'ampleur du travail que lui consacre pourtant Lacan est loin d'être négligeable :et ce contraste de mes souvenirs pourrait constituer sans doute une raison suffisante des choix de mon commentaire

Un thème transversal court cependant d'un bout à l'autre du séminaire et puise précisément ses forces, me semble-t-il, dans les élaborations que nous propose Lacan de la problématique perverse, c'est celui de la métonymie. En effet, outre la lecture désormais classique (et je crois limpide) qu'il nous propose de la structuration métonymique de l'objet fétiche et donc du fétichisme (« la perversion des perversions » nous dit Lacan), signifiant et objet contiguë élu «au moment de l'histoire où la chaîne s'arrête » (soit au bord de la robe de la mère ou avec l'élection de la culotte maternelle , voile ou rideau grâce auquel l'enfant projettera l'hallucination du phallus manquant), Lacan propose une convaincante lecture de la perversion centrée par la structuration métonymique soit de sa forme symptomatique même (dixit, nous venons de le voir, le fétichisme) soit dans celle même de l'énonciation transférentielle de sa question. Il n'est qu'à se rapporter pour cela à la passionnante lecture différentielle qu'il nous propose du cas de la jeune homosexuelle et de celui de l'hystérie de Dora, moment fort m'a-t-il semblé de cette lecture et de la démonstration de cette question, occasion pour Lacan d'insister sur le caractère d'allusion, de retentissement à distance, de rapport entre les lignes qui caractérise la structure perverse et son expression, et qu'il relève être comme autant de formes élevées de la métonymie c'est-à-dire comme par ce que je traduirais être d'essentiels effets, non pas de substitution signifiante, mais de contiguïté et de chaîne , de résonance à côté.

Mais nous n'en sommes pas quitte pour autant avec cette question puisque, comme je l'annonçais plus haut, elle s'affirme avec bien d'autres perspectives cruciales , que je vais essayer d'indiquer rapidement, que développe le séminaire et qu'elle s'y révèle donc comme assez peu accessoire., véritable clé de voûte clinique sur bien des points. Nous la retrouvons en effet récurremment engagée sur au moins deux thèmes centraux de la réflexion que mène Lacan. A savoir , d'une part, l'exploration systématique, « fondamentale », des modalités de la crise oedipienne infantile et de la façon dont l'enfant sera pris dans la dialectique qui l'aliène au désir de la mère via cet objet imaginaire de son désir qu'est le phallus. Lacan problématise ainsi cette question: quelle est la fonction de l'enfant pour la mère par rapport au phallus qui est l'objet de son désir? Métaphore de son amour pour le père? Ou métonymie de son désir du phallus qu'elle n'a pas? Et incarne t-il cette fonction métonymique(comme Lacan cherche à en faire la démonstration pour le cas du petit Hans), cet enfant appendu donc à l'être maternel, en tant que phallophore (c'est -à dire porteur d'un pénis réel et, si j'ose dire, vivant), ou en tant que totalité (ce qui sera là, nous dit-il, tout le drame)?

D'autre part, c'est dans le cœur même de la lecture de la problématique du cas du petit Hans, deuxième champ dans lequel nous retrouvons cette question et certains de ses développements, que Lacan nous fait repérer l'effet de cette fonction signifiante et de ses incidences cliniques. Pour en faire ici une liste brève, elle nous sont indiquées dans au moins trois moments forts et différents de la construction du cas et de sa lecture.:

l'interprétation de la problématique oedipienne même du petit Hans tout d'abord, ici révélée dans sa prise effective comme métonymie du désir du phallus de sa mère;

le fantasme des deux girafes ensuite et, en particulier, la fonction de la plus petite que Hans représente à l'aide d'une boule de papier « chiffonnée », premier symbole métonymique de la mère nous dit Lacan, par lequel il franchit une étape (cette précieuse idée de « gap » du pré-oedipien à l'oedipien que Lacan a bien voulu penser pour nous) sur la voie de la dialectisation symbolique de la problématique imaginaire qui le lie à l'objet du désir maternel et à ce qui l'y aliène (chap. 15, pp 30-32);

la démonstration enfin qui nous est faite de l'élection du signifiant « cheval » lui-même (pas moins!), objet central, nous le savons, de la phobie du petit Hans, par le biais, non point de sa seule signification métaphorique ici largement battue en brèche par le propos de Lacan, mais par le mécanisme, pour reprendre ici son terme, d'une « métonymie originelle », de cette contiguïté qui lie dans la phrase le signifiant « wegen » (à cause de) à celui « dem pferd » (le cheval) et par laquelle tout le poids du premier mot, nous dit Lacan, se voit transféré à celui qui le suit.

Cependant, après avoir essayé, comme je viens de le faire, d'en suivre le fil tout au long de ce séminaire de « La relation d'objet », je ne serais pas complet en n'indiquant pas les raisons toutes personnelles et cette fois beaucoup plus actuelles qui me disposaient à la rencontre d'un thème qui effectivement, « tuchê », fût une heureuse et stimulante rencontre puisque je m'y trouvais sensibilisé pour deux raisons, de registre certes différents mais liés par cette question. En effet, et en premier lieu, c'est après de longues années d'une première partie de carrière où je ne parvenais pas à m'engager dans une pratique régulière et soutenue d'entretiens cliniques et de suivi de patients, qu'advînt, si je puis dire brutalement, au cœur d'une profonde et durable crise analytique qui m'y amenait, une expérience soudaine, inédite et singulière de ce travail. Celle-ci prise, je dois le dire et à mes propres yeux, une forme étonnante, mais précisément marquée par l'accentuation très « métonymique » (c'est le mot qui alors s'imposait à mon esprit pour en rendre compte), presque radicale, de ma conduite d'entretien. La parole de mes patients y était soutenue par un phénomène quasi continu de relance par contiguïté, par le soutien permanent d'une dérive poussant toujours plus loin la fuite de « l'objet » (ici du discours au moins) et son déplacement, et il semblait alimenter non seulement une sorte de prolixité sans fin des chaînes associatives et du glissement de leurs thèmes, mais m'assurer au demeurant facilement le retour de mes jeunes patients et, pour ce qui me concerne, le sentiment de confort et d'aisance dans ce travail. Le phénomène était tel que je ne pouvais évidemment pas ne pas m'y arrêter régulièrement, et si les choses depuis ont, je crois, quelque peu évolué, je ne pouvais certainement pas rater dans cette lecture le surgissement de ce thème, de ses incidences, de sa fonction, de son sens, avec l'étonnement et la curiosité que j'en éprouvais alors.

Mais mon implication dans cette question ne s'arrêtait pas là puisque c'est aussi bien par le biais d'un type de rêve récurrent, comme l'on peut en avoir souvent, que je la rencontrais à nouveau, ainsi doublement concerné. Très curieusement par ailleurs, ce rêve, dans son insistance aléatoire et espacée, semblait électivement me renvoyer aux quelques années passées sur le divan de Michèle Langlois et mes rêves d'alors, sorte d'allusion pour moi, si je puis dire, au moment de ma nouvelle présence au sein du G.R.P., aux boucles ou aux spirales de mon trajet dans le champ de la psychanalyse.

C'est ainsi que, à nouveau confronté à l'énigme de ces fragments de rêves insistant à figurer (discours même de ces fragments semble-t-il), chaque fois sous des modalités différentes certainement, une curieuse topographie, une sorte de point insaisissable, où ne peut s'attraper, dans une vision de lent ou d'incertain délitement de je ne sais quel tissu urbain et plutôt banlieusard, le

moment d'un franchissement vers les zones de la nature déshabillée, cette lecture de la métonymie vint à point nommée, par une sorte d'insight de la parole associative, fournir une première réponse interprétative possible en suggérant que le propos de ce rêve était justement, alors qu'il ne m'offrait jusqu'alors aucun sens ni aucune métaphorisation possible, de figurer la contiguïté même et le hors sens de son effet de chaîne, la vision étrange, presque angoissante, de l'impossible repérage du point où deux univers de registre et de signification différentes, voire aux valeurs opposées si ce n'est irréductibles, se trouvent néanmoins noués par un impossible lien de contiguïté.

Et c'est là sans doute que je conclurais sur ce thème de la métonymie en suggérant, pensée venue ainsi au décours de cette réflexion, l'attribution d'une valeur particulière à un mécanisme signifiant dont la psychanalyse actuelle se préoccupe peut-être peu mais qui, pourtant, pur lien de connexion symbolique, me semble amener les enrichissements nécessaires aux registres de l'interprétation du matériel clinique et signifiant qui sinon, à rester dans les seules voies de la métaphore, Lacan nous le montre bien me semble-t-il avec son analyse du cas du petit Hans, court tous les risques des contresens de l'imaginarisation et de l'univocité plate de ses significations.

Second thème de ma réflexion enfin au terme de cette lecture, c'est comme je l'ai annoncé, le commentaire que nous y avons rencontré de l'analyse freudienne du fantasme « on bat un enfant ». Celui-ci, dans le séminaire, y prends peu de place (en l'occurrence quelques pages du chapitre 7, celui de la séance du 7 janvier 1957) mais s'inscrit néanmoins dans les commentaires que Lacan consacre à la question de la perversion., engagé comme il l'est dans son cheminement vers la problématique phobique à analyser tous les effets du rapport à ce curieux objet qu'est le phallus imaginaire.

Ce moment du séminaire, dans la simplicité de sa démonstration, m'a paru être d'une grande force et d'une grande limpidité, exemplaire m'a-t-il semblé, dans ce lent et rétif mouvement qui, partant d'une essentielle dé-subjectivation du fantasme ouvre vers la parole comme achevée, constitue l'horizon du travail analytique et, parfois, de sa réussite. En effet, comme nous le montre si bien Lacan (solidement engagé ici, comme souvent, sur les traces de Freud), il y a entre ce troisième temps du fantasme, celui que rencontre Freud dans sa forme brute: « on bat un enfant », et le premier temps de celui-ci, parole inconsciente qui ne sera délivrée au champ de l'Autre (« retrouvée » nous dit Lacan) qu'à travers tous les artifices de l'analyse du transfert: « mon père en battant un enfant que je hais, me manifeste qu'il m'aime » ou « mon père bat un enfant de peur que je crois que je ne sois pas préféré », il y a donc tout ce qui sépare ce que Lacan nomme « la structure intersubjective pleine » dans sa situation ternaire et sa référence temporelle, toute la relation dramatique ainsi constituée au champ de l'Autre comme parole achevée, d'une essentielle dé-subjectivation, dans son caractère anonyme, objectivant et voyeur dont témoigne le fantasme terminal. C'est sur la très belle démonstration de cette tension, et de sa libération, que j'ai voulu terminer, indicatrice comme elle l'est, me semble-t-il, de ce qui à un certain terme d'une analyse, dans ce dépliement de la réalité subjective du sujet à l'Autre et l'ouverture aux possibilités de sa rencontre, institue un nouvel horizon possible de dessillement du sujet.

Vous trouverez également ce texte sur notre site.

☐ - Les Après-midis du GRP

Maryse Grossmith et Marie Josée Pahin, animatrices des Après-midis du GRP, passeront la main, à partir de fin juin 2010.

René Marchio prendra la relève. Un autre poste est à pouvoir.



Personnes de Christian Boltanski

*« En le multipliant,
Une fois rien...c'est rien,
Deux fois rien...ce n'est pas beaucoup !
Mais trois fois rien !...Pour trois fois rien, on peut déjà acheter quelque chose...et
pour pas cher ! »*

☐ - Assemblée Générale du GRP 2009

Elle se tiendra :

Le samedi 27 mars 2010 à 15 heures

**au Palm-Beach – Corniche
à Marseille**

Convocation et procuration ont été envoyées au courrier précédent.

Deux postes sont à pourvoir au CA.
Danielle Gradassi se porte candidate.

☐ - Les coups de cœur

☛ Shutter island
Film de Martin Scorsese

☛ Rapport de Police
Marie Darrieussecq,
Ed. P.O.L

☛ **Schizomètres**

du 19 février au 16 mai 2010 – Paris

Exposition de Marco Decorpeliada : « Épinglage diagnostique en psychiatrie - correspondance entre la nosographie du DSM IV et les codes produits du catalogue Picard... ». Autour de l'exposition le 8 mai 2010 de 16 h à 18 h : Frédéric Gros, Roger Ferreri, Jean Allouch

Renseignement : www.lamaisonrouge.org

Le site de l'E.L.P.

☐ - **Prochains rendez-vous**

☛ **Ecole Sigmund Freud - Paris**

Colloque « L'expérience du savoir »

les 27 et 28 mars 2010

92 bis bd du Montparnasse – Paris 75014

Renseignement : sur le site de l'école : www.epsf.fr

☛ **Groupe régional de psychanalyse**

- le mardi 20 avril 2010 à 20h 45

aux Arcenaulx – Marseille

Préparation colloque

- le samedi 27 mars 2010 à 15 heures

au Palm Beach – Corniche à Marseille

Assemblée Générale du GRP

Prochain GR : le samedi 24 avril 2010

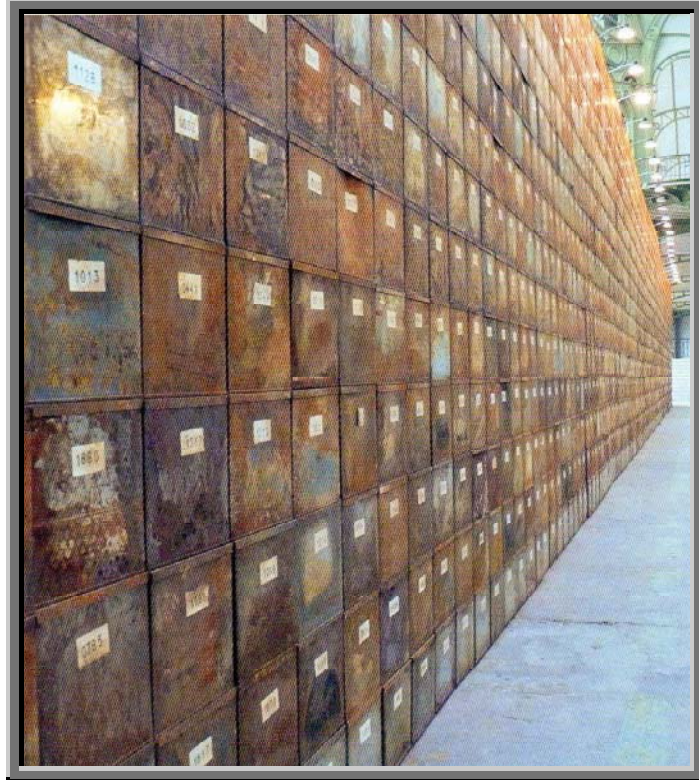
à 18 heures

aux Arcenaux - Marseille

Composition du CA

Président : Olivier Sigrist – sigristol@numericable.fr
Secrétaire : Monique Scheil – monique.scheil@wanadoo.fr
Trésorière : Denise Lancerotto – Digelmann
41 rue Marius Thomas – 13007 Marseille
tél : 04 91 52 89 02
Patrick Peyre : patrick.peyre4@wanadoo.fr
Maryvonne Paul : maryvonne.paul@orange.fr
Dominique Pezet : tél : 06 86 10 52 04
Claude Benyayer-Labarthe : tél : 04 42 27 04 99

*« Maintenant, si vous multipliez trois fois rien par trois fois rien :
Rien multiplié par rien = rien,
Trois multiplié par trois = neuf,
Cela fait rien de neuf ! »*



Personnes, C. Boltanski